

Marie Desplechin

Ma vie d'artiste



l'école des loisirs

Le livre

Au départ, Anne ne voulait pas déménager. Qui aurait envie de quitter ses amies ? De se retrouver dans un collège inconnu ? Changer de quartier, c'était bien une idée de sa mère !

Anne a crié, pleuré, tapé du poing sur les murs... Elles ont fini par déménager toutes les deux. Mais alors qu'elle s'attend à mourir d'ennui, trop souvent seule dans ce nouvel appartement, elle ne tarde pas à faire la connaissance d'un jeune peintre qui habite le même immeuble, au fond de la cour. Il sort peu, travaille tard, ne ferme jamais sa porte. Et soudain, Anne n'est plus du tout mélancolique...

L'autrice

Marie Desplechin est née à Roubaix en 1959. Elle a fait des études de lettres et de journalisme. Dans ses romans pour la jeunesse, elle explore différentes veines littéraires, le roman historique, le roman à plusieurs voix où se côtoient fantastique et réalité contemporaine, les récits sur l'adolescence d'aujourd'hui, le fantastique et l'étrange.

Marie Desplechin

Ma vie d'artiste

l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

1

Il ne fermait jamais sa porte, il suffisait de la pousser pour entrer dans l'atelier. La plupart du temps il faisait celui qui ne me voyait pas. Mais peut-être ne me voyait-il pas. Je murmurais un petit bonjour, je m'asseyais par terre. Adossée au mur de béton, je le regardais travailler. Parfois aussi je lisais. Je mangeais des barres chocolatées. Je rêvasais, je me racontais des histoires dont j'étais l'héroïne incomprise ; à la fin je triomphais, et tout le monde tombait follement amoureux de moi.

D'une façon ou d'une autre, le soir arrivait, je sentais la paralysie gagner mes jambes, je m'endormais un peu. Il était temps de partir. Alors je me levais et j'allais vers la porte.

— Tiens, tu es là, toi ? disait-il comme s'il

venait de s'apercevoir de ma présence. Tu aurais pu me prévenir. Tu ne me dis jamais rien.

Je ne répondais pas, je souriais. Il ne me retenait pas. Il allumait la lumière et continuait à travailler.

– Ferme la porte derrière toi.

Je traversais la cour, je revenais chez moi. J'attendais ma mère. Quand elle rentrait, je faisais mine d'étudier. Je ne tenais pas à ce qu'elle sache où j'avais passé ma soirée. Chez le peintre.

Au départ, je ne voulais pas déménager. Je ne voulais pas quitter mes amies, me retrouver seule dans un collège où je ne connaîtrais personne. J'avais mis des années à m'habituer à mon quartier, à construire des amitiés. Les abandonner, c'était m'asphyxier.

– Ne sois pas ridicule, répétait ma mère. Tu n'es ni la première, ni la dernière. Des nouvelles, il y en a dans toutes les classes, à tous les débuts d'année. Elles finissent toujours par s'intégrer.

– Comment tu le sais ? Tu déménageais, toi, quand tu étais jeune ?

– Arrête de dramatiser, les gens déménagent tout le temps.

– Qu'est-ce que j'en ai à faire que les gens déménagent? Ils sont grands, les gens, ils ont choisi. Déménager, quand on est vieux, c'est facile, ça ne change rien. Mais pour un jeune, ça chamboule tout. C'est une catastrophe, tu comprends? Une catastrophe.

Je criais, je pleurais, je tapais du poing sur les murs, et ma mère sortait de la pièce.

– Je reviendrai quand tu seras calmée, lançait-elle.

Je ne me calmais pas, elle revenait quand même, la dispute reprenait. Nous avons fini par déménager.

Nous habitons au premier étage.

Les fenêtres de la salle de séjour donnent sur une cour pavée, assez vaste pour que le soleil arrive jusqu'à nous. Deux arbres font la gloire de cette cour, des appartements qui la bordent et de leurs locataires. Ma mère peut passer des heures, accoudée à sa jardinière, un sourire diffus

aux lèvres, les yeux dans les arbres. Un seul arbre lui fait la nature entière. Elle n'en veut pas plus. Elle contemple.

Je suis moins sensible qu'elle au charme des arbres, sans doute parce que je suis moins vieille. Il faut être un vieux ou un enfant pour aimer la verdure, les promenades à la campagne, les feuilles sur les pavés. Pourtant j'aime cette cour moi aussi, mais je l'aime pour des motifs humains. Je l'aime à cause de ses habitants, les travailleurs du rez-de-chaussée : un vieux monsieur qui répare des chaises ; un médecin qui fume une cigarette sur le pas de sa porte, entre deux clients, et nous regarde passer avec un sourire coupable ; un peintre qui vit dans son atelier, sort rarement et se couche tard. Ses hautes fenêtres restent allumées quand toutes les autres sont éteintes. On dirait que quelqu'un veille sur l'immeuble, la nuit.

Nous étions arrivées depuis une semaine, nos affaires traînaient toujours dans des cartons et je n'avais pas encore remis la main sur mes vêtements de rentrée quand nous avons été invi-

tées, ma mère et moi, aux ateliers ouverts du quartier. Une fois par an, les artistes du coin participent à une journée «Portes ouvertes». Ils organisent des expositions chez eux, ils présentent leur travail, il suffit de passer pour voir. Tout ça gratuitement.

Le mauvais côté de l'affaire, c'est qu'il faut admirer, s'extasier, improviser des commentaires flatteurs pour l'artiste qui fait le pied de grue à côté de ses trucs, l'air d'avoir l'esprit ailleurs, mais toutes oreilles déployées. Ma mère m'attrape par la manche et me souffle discrètement :

– Sois polie, bon sang, même si tu n'aimes pas. Et arrête avec les sucreries, tu me fais honte.

Parce que le bon côté, c'est que les artistes se sentent obligés de préparer des assiettes de bonbons et de petits gâteaux pour leurs visiteurs. Parfois, il y a aussi de la limonade. Toutes ces attentions peuvent donner un très bon samedi, voire un dimanche correct (même si l'offre en bonbons a baissé).

J'aurais adoré faire la tournée avec une copine, juste avant la rentrée. Nous nous serions

raconté nos souvenirs de vacances, nous aurions pris des résolutions pour l'année à venir, nous aurions ricané de tout ce que nous voyions. Si j'avais eu une copine, évidemment. Parce que là, je venais d'arriver, je ne connaissais personne et j'étais seule comme une rate. Seule avec ma mère. Doublement seule, en fait.

Nous nous sommes mises en route après le déjeuner, nous sommes entrées dans une quantité de cours, nous avons poussé la porte d'innombrables ateliers, nous avons regardé une quantité de tableaux, de dessins et d'objets, et même des vidéos.

À force de voir, je ne voyais plus rien.

– HmMMM, répétait ma mère, cette hypocrite, très, très, très intéressant...

Moi, je ne disais plus rien depuis longtemps, j'en avais marre, tout se ressemblait, il y en avait trop, j'avais mal aux jambes. Quand est-ce qu'on rentre, maman?

Quand est-ce qu'on rentre?

Le soir tombait, et j'avais alternativement envie

de mourir et de tuer ma mère quand elle a jeté l'éponge.

– On rentre, a-t-elle annoncé.

– Super, ai-je soupiré car je croyais naïvement en avoir terminé avec l'art pour la journée. J'étais une baleine épuisée, et je ne souhaitais rien d'autre que m'échouer sur mon lit. Mais non. Ce n'était pas fini. Il en restait un. L'atelier de notre cour. Notre atelier.

– S'il fallait n'en voir qu'un, a remarqué ma mère, ce serait celui-là.

J'allais lui répondre vertement, j'allais l'envoyer achever ses politesses toute seule, si elle y tenait tant, quand mon pied a glissé sur les pavés inégaux. J'ai senti ma cheville se tordre et la douleur m'a coupé le sifflet. Si j'ouvrais la bouche, j'allais me mettre à pleurer. Alors j'ai préféré ne rien dire et suivre en boitillant. Je souffrais mais, dans ma peine, j'avais une consolation : cet atelier était le dernier, dans quelques minutes je serais chez moi.

– Oh, a fait ma mère en franchissant la porte de l'atelier.

– Oh, ai-je dit à sa suite.

Une dizaine de personnes se tenaient au centre de la grande pièce, elles péroraient, un verre à la main, une cigarette dans l'autre. La fumée âcre brûlait les yeux. Les personnes étaient jeunes, elles parlaient fort, elles s'amusaient, j'aurais aimé appartenir à leur groupe. Ou, plus exactement, j'aurais aimé avoir leur âge, discuter avec mes amis, tenir un verre à la main, parler de choses intéressantes et rigoler, entre nous, un samedi au bord du soir.

Le voisin s'est avancé vers nous, il était grand, maigre avec un beau visage carré et d'épais cheveux châtons. Il avait le sourire embarrassé et un peu inquiet. Il semblait se demander ce que nous fichions chez lui, à cette heure, une dame d'âge mûr flanquée d'une gamine livide.

Maman a tendu vers lui un bras martial, puis lui a longuement secoué la main, comme si elle espérait lui arracher le bras. Quand elle a enfin admis que l'épaule ne céderait pas, elle a lâché brutalement la main et elle a déclaré :

– Nous sommes vos voisines, escalier B, premier étage.

Il n'a pas répondu, se contentant de nous regarder avec des yeux étonnés. J'ai eu très chaud soudain. La chaleur est montée par mes pieds, très vite elle a atteint ma tête, ma peau est devenue fragile et brûlante. C'était la honte qui me saisissait, la honte qui veut nous consumer, pour nous enlever au regard du monde.

— Alors, comme ça, vous êtes peintre..., a repris maman.

Et à ce moment-là, je me suis évanouie. La faute à la honte, à la cheville, à la fatigue ou à la fumée. J'ai perdu connaissance, avec grâce et simplicité, comme on perd sa montre ou ses papiers, je me suis perdue, je suis tombée à terre, c'était très réussi.

Tout le monde a éteint sa cigarette et quelqu'un a glissé une chaise en osier sous mon corps évanoui. Pendant ce temps ma mère nouait connaissance avec le peintre et, quand j'ai ouvert les yeux, j'ai vu leurs deux visages penchés sur le mien.

— Comment ça va ? a demandé ma mère.

– J’ai chaud. Et j’ai mal au pied, j’ai trébuché tout à l’heure dans la cour, je crois que je me suis foulé la cheville.

– La cheville, a relevé le peintre. Attends voir.

Il s’est levé et il s’est mis à chercher partout chez lui. Il est monté sur la mezzanine en bois blanc qui lui sert de chambre, il est descendu dans la minuscule salle de bains, il a retourné sa cuisine étroite. Il a remué les toiles appuyées contre le mur. Il a fini par trouver. Quand il est revenu vers nous, il brandissait d’une main un chiffon noirâtre et de l’autre un tube de pom-made éventré.

– Je m’en occupe, a-t-il dit à ma mère. Et ne bouge pas, toi, a-t-il lancé à mon endroit sur le ton de la menace.

Je n’avais pas l’intention de bouger. Je me demandais juste s’il savait que son chiffon était sale. Il n’y prêtait sans doute aucun intérêt. Il était de ces gens qui n’accordent pas d’importance à ce qui n’en mérite pas.

Et voilà comment, un soir d’automne, dans son atelier, un jeune peintre inconnu de moi m’a

bandé le pied avec un vieux tissu crasseux, tandis que ma mère, pétrifiée, ouvrait des yeux désolés sur les œuvres pendues aux murs blancs.

– Eh bien, a-t-elle constaté au bout d'un moment, ce n'est pas gai.

– Oh, a répondu le peintre, il ne faut pas exagérer, ce n'est qu'une cheville enflée.

– Vous avez une manière, a continué ma mère, terriblement personnelle.

– Pas vraiment, a fait le peintre, j'ai suivi des cours de secourisme chez les pompiers, nous étions quinze.

– Ce sera sans doute que vous avez été traumatisé par des événements violents, insistait ma mère.

– Oh non, heureusement, poursuivait le peintre, nous nous entraînions sur des mannequins, pas sur de vrais blessés.

– Je ne sais pas si nous allons rester très longtemps, je suis inquiète pour ma fille, elle est si sensible.

– Elle ne risque rien, j'ai serré le pansement.

Le pied est bien protégé, il devrait avoir dégonflé demain. Sinon il faudra appeler le médecin.

– Le médecin, a répété ma mère. Pourquoi ?

– Mais pour le pied, bien sûr.

– Quel pied ? Ah oui ! Son pied ! Je vous parlais de votre œuvre, moi.

– Ah, a fait le peintre, un peu désappointé. Je croyais que vous parliez de mon pansement. Qu'est-ce qu'elle a, mon œuvre ?

– Hmmmm, a hésité ma mère. Elle est très intéressante...

Elle s'est retournée vers moi, m'a saisi le bras et m'a entraînée vers la porte.

– Merci pour votre accueil, a-t-elle lancé avec précipitation. Et bravo pour cette belle exposition. Au revoir, monsieur ! À bientôt ! Dans la cour !

– Oui, a dit le peintre. C'est ça, au revoir. Vous pouvez m'appeler Pierre.

Il nous a tourné le dos, il est retourné à ses amis, qui nous avaient déjà oubliées et sortaient cigarettes et briquets.

– Qu'est-ce qui se passe ? ai-je demandé

comme nous traversions la cour à grands pas, méprisant mon pied emmailloté. Il n'y a pas le feu, pourquoi on s'enfuit ?

— Ce sont ces horreurs accrochées aux murs, a répondu ma mère. Je ne voulais pas que tu t'évanouisses une seconde fois.

Je restai silencieuse. Parce que les horreurs, je les avais vues : des corps allongés, le visage sévère et les yeux clos. Rien de très joyeux, rien non plus de si terrifiant. Des images curieuses, plutôt. Colorées aussi. Bizarres, si vous voulez. Mais horribles, non. Je me suis sentie coupable. Pourquoi n'étais-je pas scandalisée ? Est-ce que je manquais de sensibilité ? Est-ce que je n'avais pas d'âme ?

Nous sommes remontées chez nous. J'ai regardé les tableaux accrochés aux murs de l'appartement. Des taches de couleur joliment disposées, des silhouettes gracieuses sur des fonds pluvieux, des reproductions de bandes dessinées des années cinquante, tout cela me semblait ordinaire d'un coup, confortable et ennuyeux.

— Non, ce ne sont pas des toiles, même si ça

y ressemble, expliquait ma mère au téléphone. Ce sont de grands bas-reliefs en cire. Ah oui, la technique est très réussie, le problème n'est pas là. Ce qui ne va pas, mon vieux, ce sont les sujets. Des cadavres. Ce type ne peint que des morts. Qu'est-ce que tu penses de ça? Il faut avoir un grain. En tout cas, pour le seul atelier de notre cour, je ne te cache pas que j'étais déçue. Et embarrassée. Que veux-tu que je lui dise, à ce jeune homme? J'ai essayé de lui faire comprendre que j'avais l'esprit large, que je ne lui reprochais rien, mais je crois que j'ai été nulle...

Je ne sais pas à qui ma mère parlait mais elle y mettait tout son cœur. Je crois qu'elle aurait aimé avoir dans sa cour un peintre qui lui peigne des choses à son goût. Un artiste domestique. Ce n'était pas le cas. D'une certaine manière, elle s'estimait trahie. Elle enrageait. Dommage. Je les trouvais attachants, ce peintre et ses tableaux. Je les trouvais aimables. Moi qui n'avais plus tellement de gens à aimer, dans la vie, désormais.

De la même autrice à l'école des loisirs

Collection Neuf

Et Dieu dans tout ça ?

Une vague d'amour sur un lac d'amitié

Tu seras un homme, mon neveu

Vérte

Le Monde de Joseph

Pome

Babyfaces

Mauve

Collection MÉDIUM

Le journal d'Aurore, tome 1 : jamais contente

Le journal d'Aurore, tome 2 : toujours fâchée

Le journal d'Aurore, tome 3 : rien ne va plus

Satin grenadine

Séraphine

Juke-box (collectif)

Sothik

Collection MÉDIUM +

Les yeux d'or

© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition Neuf poche
© 2003, Bayard Éditions Jeunesse, Paris, pour la première édition
© 2019, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : avril 2003

ISBN 978-2-211-XXXXX-X